

notre nerf olfactif et nous donnent l'assurance de faire un bon dîner.

Tant mieux, car il fait très faim, et rien ne creuse l'estomac comme la poésie d'un beau paysage.

L'établissement de M. Aubourg est connu de tous les artistes de France et de Savoie, et plus d'un d'entre eux y a trouvé bons repas et bon gîte, aux jours de misère, alors que la renommée lui refusait encore ses palmes et les banquiers leur argent.

En retour d'une aussi plantureuse hospitalité, on laissait à Aubourg qui une marine, qui un paysage, une scène d'intérieur, un croquis, un portrait, et c'est ainsi que l'on peut dire que les murs de cette célèbre auberge de village sont tapissés de témoignages de reconnaissances, j'allais écrire d'ex voto, en prenant ce terme dans sa meilleure expression.

Tout ce qui a un nom dans les arts est représenté ici, et nous lisons des signatures de peintre dont les tableaux se vendent aujourd'hui à leur poids de billets de mille francs.

Six grandes salles sont remplies de vieux meubles, horloges vénérables, faïences de Rouen, de Strasbourg, de Limoges, des plats admirables, des tapisseries splendides, d'armures de tous les siècles, fusils à mèche, sabres arabes, de terres cuites, de statuettes, et je trouve, jusque sur l'escalier, de vieilles crémaillères qui ont sans doute supporté les marmites de plusieurs générations.

Aujourd'hui, les peintres, les sculpteurs et les écrivains pauvres sont aussi bien accueillis qu'autrefois, mais les temps sont cependant un peu changés, les bohèmes d'autrefois ont fait fortune, Aubourg aussi, et l'on va surtout chez lui pour faire un bon dîner, arrosé d'excellent cidre et de vieux vins, le tout à des prix très modérés.

Au milieu de notre repas, une grosse servante, dont les joues sont couleur de sang, nous présente une assiette couverte de petits verres.

—Messieurs, nous dit-elle, je vous apporte le trou normand.

Nous ouvrons des yeux grands comme ça ! Les petits verres sont remplis de vieille eau-de-vie de cidre, c'est l'habitude en ce pays de boire ainsi au milieu du repas, afin de creuser encore l'estomac, et c'est ce que l'on appelle le trou normand.

"Vive la coutume de Normandie !" s'écrient Pinault et Déchenes qui, en leur qualité d'avocat, voient aussi dans ce vieil usage matière à jeu de mot, mais ne perdent pas pour cela une seule goutte de l'excellente liqueur.

Au dessert, on nous présente un album dans lequel on nous prie d'écrire ou de dessiner quelque chose. Aubourg sait que nous venons du Canada et il ne veut pas perdre cette occasion de pouvoir prouver à ses clients qu'il a des amis jusque sur les bords de la rivière Saint-Charles et du Saint-Laurent.

Faucher improvise quelques vers, j'esquisse un habitant canadien, en costume d'hiver, avec la pipe et le fouet de rigueur, nous signons tous et adieu ! à un autre voyage !

—Branle-bas de combat ! rugit Aubourg, pensant que nous remontons en voiture, et, aussitôt, un bruit à réveiller les morts, ébranle l'atmosphère et menace de casser les vitres de tout le canton.

Une servante agite avec fiénésie la corde d'une énorme cloche suspendue au dehors, un des fils Aubourg sonne du cor de chasse, un autre fait des *ra* et des *fla* énergiques sur un tambour, on entend des bruits de grosse caisse, des sons de trombonne, des miaulements de violon... et notre cocher aiguillonné par tout ce tapage fait claquer son fouet avec fureur.

Tout le monde est aux portes, le bruit redouble, les chevaux font feu des quatre fers, nous brûlons le pavé... et nous voici de nouveau, dans le calme silencieux des champs et des bois, où pas une feuille ni un brin d'herbe ne s'agite dans la plaine qui semble dormir.

\*.\* Après une heure de voiture, nous arrivons à Etretat.

Je ne vous ferai pas la description de cette jolie plage, elle se trouve dans tous les guides et je ne me sens pas de dispositions à la copier.

La mer est fort belle et la ville très coquette, mais, hélas ! on est aussi ingrat qu'ailleurs et

c'est à peine si la jeune génération connaît le nom du gracieux écrivain, Alphonse Karr, qui a découvert et mis à la mode ce coin charmant de la Normandie.

Nous visitons à la hâte et, la nuit arrivant, nous reprenons le chemin du Havre avec l'intention de souper à deux lieues d'ici, à Saint-Jouin, chez la belle Ernestine.

La belle Ernestine est la sœur d'Aubourg, de Gonnevillle, et son hôtel est encore plus curieux, quoique du même genre, que celui de son frère.

Nous sommes les seuls hôtes pour le moment et en attendant que la cuisinière soit "parée," comme on dit ici, nous admirons les chefs d'œuvre qui ornent l'hôtellerie.

Corot, Diaz, Feyer-Perrin, Duez, les deux Breton, Flandrin, Rosa Bonheur, Berne Bellocourt, Detaille, de Neuville et cent autres ont donné des toiles à la patronne de l'hôtel de Paris.

Je vois des autographes du prince de Galles, de la reine d'Espagne Isabelle, de la comtesse de Ségur, de de Laprade, Jules Claretie, duc de Magenta, czar de Russie, de tous les académiciens, des hommes politiques passés et présents, mais je remarque surtout celui d'Alexandre Dumas fils ; le voici :

"Dieu créa la belle Ernestine pour prouver que, lorsqu'elles s'en mêlent, les Normandes sont encore plus belles que la Normandie."

Je lève les yeux et regardent l'hôtelière qui est là, debout, souriant aux réflexions qui nous arrachent les curiosités que nous examinons.

Elle a des cheveux blancs et bien des rides, la belle Ernestine ; elle a soixante ans, peut-être, et cela n'est pas étonnant puisque deux générations l'ont déjà admirée, mais si la fraîcheur de la jeunesse a disparu de ces jones autrefois rouges comme les pommes normandes, je ne puis m'empêcher d'aimer son bon visage de jolie vieille et son sourire plein de gaieté.

Elle a autre chose encore que l'on ne peut s'empêcher d'aimer, la belle Ernestine, c'est... sa cuisine, et j'ai rarement rencontré de cordon bleu aussi savant.

Avant de prendre congé nous jetons encore un coup d'œil sur deux tableaux qui ont conquis tout d'abord nos suffrages, l'un représente trois chats, rien de plus, trois petits chats qui semblent tellement vivants qu'on croit les entendre miauler ; l'autre, oh l'autre ! c'est une fantaisie d'artiste comme on en voit peu : les écrevisses en cabinet particulier, et c'est très convenable, quoiqu'en dise votre sourire sceptique.

Les écrevisses, rouges comme des cardinaux, sont toutes assises autour d'une table très bien garnie, ma foi ! et sont en train de payer un souper fin de premier ordre. C'est bien leur tour, aux pauvrettes que l'on mangera demain peut-être !

L'écrevisse présidente porte un toast et lève son verre, en faisant un discours que l'on n'entend pas, mais je crois bien que les hommes, grands mangeurs de crustacés, y sont fort malmenés, et toutes les autres écrevisses, verres en pinces, sont prêtes à lui faire raison.

Tout cela est fort bien brossé et très spirituel.

Il faut partir. Faucher trouve les confitures de la belle Ernestine si bonnes, mais si bonnes, qu'il en emporte un pot pour les faire goûter aux amis de Montréal et de Québec.

Ici, ni cloche, ni tambour, ni cor ne signalent notre départ. C'est plus intime, plus féminin ; nous serions les doigts de la belle Ernestine et c'est tout.

Au moment où nous allons passer le seuil de la maison, la belle Ernestine nous retient cependant encore :

—Messieurs, vous venez d'un pays lointain que vous allez revoir. Que Dieu vous accorde un bon voyage et acceptez les vœux que je fais pour vos mères, vos compagnes aimées et vos cœurs. Je vous ai entendu parler tout à l'heure de Noël ; quand vous réveillonnerez prochainement accordez une pensée à la vieille Normande qui n'oubliera pas la visite des Français d'Amérique !

Merci ! merci ! Adieu, bonne hôtesse ! !

\*.\* Pendant que nous regagnions le Havre, une lueur rougissait l'horizon, les nuages et les

collines, et nous apprîmes le lendemain que l'église de Montivilliers, que nous avions visitée à midi, n'était plus qu'un monceau de ruines.

Mais nous l'ignorions alors, et c'est avec plaisir que nous nous mîmes au lit, fatigués et contents de notre journée.

Cette nuit-là, nous fîmes des rêves étranges : le Château Léoville était arrivé et Migraine était parti.

Tout songe n'est que mensonge.

*Lea Lidon*

## NOËL D'AUTREFOIS



PROPOS de Noël, nous extrayons du *Journal des Jésuites* quelques notes précieuses qui ne manqueront pas d'intéresser nos lecteurs.

On est toujours curieux de comparer le présent au passé. On aime toujours à entendre, à travers les siècles, les échos des fêtes passées, de ces fêtes surtout qui réjouissaient et consolèrent nos pères, alors qu'ils vivaient au sein des périls et des alarmes causés par la barbarie Iroquoise.

On voit par ces notes que la messe de minuit était alors comme aujourd'hui toute pleine de joie ; mais cette joie était plus bruyante, car au son des cloches on mêlait le bruit du canon. C'étaient, du reste, les mêmes chants, le même rayonnement de lumières ; c'était la même foi qui poussait la foule au pied de l'autel et autour des confessionnaux.

"1646.—On sonna la veille à onze heures ; on dit l'air des *mortels* et ensuite les litanies du nom de Jésus. On tira un coup de canon à minuit, et aussitôt on commença le *Te Deum* et puis la messe. Le temps fut si doux qu'on n'eût pas besoin de réchaud sur l'autel pendant toutes les messes. On tira cinq coups à l'élévation de la messe de minuit.

"1647.—La veille de Noël, la nuit, nous nous assemblâmes à l'ordinaire, c'est-à-dire à onze heures et demie ; nous y chantâmes *hymns* et *cantica*, *Hæc dies* ou *Hæc nox* et *Lauda Hierusalem dominum*, répétant le tout comme antiennes, et enfin Noël ! Noël ! et à l'issue le *Te Deum*, pendant lequel nous fîmes sonner la messe, comme présupposant que c'était l'heure de minuit. Le fort tira cinq coups de canon au *Te Deum* ; la prédication se fit l'après-midi, c'était le mieux, et tout cela alla bien. Il y eut trois jours bénits : Taillandiers, Chirurgiens et Boulangers.

"1648.—La messe de minuit fut précédée des matines, qui furent dites pour la première fois, et bien. Il y eut un grand monde, et toute l'église regorgeait dès le commencement des matines, qui commencèrent à dix heures. On sonna le dernier coup un quart d'heure devant ; et on finit un quart avant minuit, et ce quart fut employé heureusement à un petit entretien, qui ne s'étant fait que par le hasard, fit voir que c'était une chose à faire avec dessein. On chanta les trois premières psalmes, des nocturnes en musique ; en l'élévation, musique avec violon, et pendant les communions qui se firent par un autre prêtre, pendant que celui qui avait dit la grande messe disait une 2<sup>e</sup> messe à voix basse ; tout cela est bien comme cela. On n'eût pas besoin de feu dans l'église.

"1657.—Le P. Supérieur dit la messe de minuit, qui fut chantée en musique qui ne valut rien. On oublia à chanter le *Te Deum* au commencement.

"1657.—Notre chapelle fut toute pleine de monde ; beaucoup de communions. Les Algonquins y assistaient ; les Hurons entendirent la messe de minuit à l'Hôpital, qui fut dite par le P. Mercier. Le P. Priart l'a dite aux sauvages. On sonna chez nous le premier coup à onze heures, le deuxième à onze heures trois quart. Notre chapelle était toute pleine de lumières bien disposées, et fut fort chaude tant à cause que le temps fut doux, que pour le feu qu'on y avait mis."